

Le Maître et l'Esclave : le moment de conclure

Dany-Robert Dufour

Numéro 5, 2023

Le néo-sujet et son contrôle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1110129ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1110129ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Société

ISSN

2562-5373 (imprimé)

2562-5381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dufour, D.-R. (2023). Le Maître et l'Esclave : le moment de conclure. *Cahiers Société*, (5), 249–276. <https://doi.org/10.7202/1110129ar>

© Collectif Société, 2023



Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le Maître et l'Esclave : le moment de conclure

Dany-Robert DUFOUR
Philosophe

J'ai déjà beaucoup travaillé sur les modalités de subjectivation en les reliant à la problématique hégélienne, puis lacanienne, du *Maître* et de l'*Esclave*. Dans ces textes, je me suis efforcé de repérer les mutations de ce rapport au fil de l'Histoire et leurs modifications actuelles. La dernière mutation que j'ai enregistrée montrait que nous étions passés d'une condition subjective marquée par la névrose à une condition subjective marquée par la perversion.

Je revendique ces travaux, mais je voudrais cette fois tenter d'aller plus loin en écrivant un texte du point de vue du Maître actuel, le *Marché*. Instance que Friedrich Hayek, chef de file de l'École néolibérale de Chicago, présentait comme « le dessein supérieur » auquel l'Homme « doit obéir » (dans *Individualism and Economic Order*, Londres, Routledge, 1948). Que dirait donc ce « divin Marché » s'il venait à parler ? Je lui donnerai ici la parole, non pas, bien sûr, pour adopter le point de vue de ce Maître – mais pour donner à voir et à entendre sans fard son discours, dans sa littéralité. Que veut au juste ce dernier Maître en date dans l'Histoire humaine et quelles tactiques met-il en œuvre pour parvenir à ses fins ?

Ce changement de point de vue ne peut qu'entraîner une modification majeure dans mon écriture, c'est-à-dire dans l'énonciation même de ma recherche. Au sens où, après avoir longtemps parlé de lui, le Maître, en *troisième personne*, je voudrais désormais essayer de le faire directement parler en *première personne* – ce qui, évidemment, implique d'assumer une dimension fictionnelle, puisque ce déplacement me projette alors, en quelque sorte, « dans sa tête », pour en révéler les plans. Soit une sorte de fiction théorique pour montrer ce qui reste caché : le discours du Maître actuel et ses finalités stratégiques à l'époque de la fin de l'Histoire, en donnant ici à cette expression un sens post-hégélien, où l'Esprit, allant de dépassement en dépassement, pourrait aller jusqu'à se renier lui-même en basculant dans le post-humanisme.

On me fera probablement observer que surgit ici le risque de verser dans le complotisme. J'en conviens, c'est pourquoi j'ai cherché à m'en prémunir en prenant un maximum de précautions. Les « théories du complot » croient ou affectent de croire, en inventant au besoin des « faits alternatifs », qu'elles disent la vérité,

alors que la fiction que j'évoque vise à *ne* mettre en discours *que* des *faits contrôlés*, certes pas toujours facilement interprétables, mais dont la mise en série peut permettre de conjecturer ce qui pourrait venir demain. Une mise en série qui s'organisera ici autour de ce que Deleuze appelait, avec parfois un peu trop d'enthousiasme (comme on le verra bientôt), un *personnage philosophique* ou *conceptuel* (dans *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, 1991). Dans l'histoire de la philosophie, on a connu, occupant cette fonction, Dionysos, le malin génie, Dieu, le Proletariat, Zarathoustra et bien d'autres... Ici, c'est donc le Maître cynique et triomphant de l'époque du Marché, que je voudrais mettre en exergue et faire parler.

Cette tentative s'inscrit dans la suite directe d'un précédent essai où j'ai repris un personnage créé par le cinéaste Fritz Lang il y a cent ans, le Dr. Mabuse, pour en faire un personnage philosophique. Cet être de fiction en disait beaucoup plus long sur la montée du nazisme entre 1920 et 1933 que bien des analyses strictement factuelles ou analytiques. Je voudrais donc persister dans ce genre, la fiction théorique, afin de montrer ce que veut le Mabuse de notre époque, le Marché, qui pénètre désormais toutes les activités humaines. Je le ferai en reprenant et en développant la conclusion de mon *Dr. Mabuse et ses doubles* (Arles, Actes Sud, 2020).

Il est clair que cette façon d'écrire de la philosophie est devenue peu académique et assez oubliée, mais elle a ses titres de noblesse – Diderot, Voltaire, Nietzsche, Orwell... Il me semble temps, pour tenter de vaticiner notre problématique proche à-venir, de l'expérimenter à nouveau.

Le plus grand secret consiste à tromper les hommes afin qu'ils combattent pour leur servitude comme si *c'était pour leur salut*.

– Inspiré d'un passage de Baruch Spinoza emprunté au *Traité théologico-politique* (1670), Préface.

Périssent les faibles et les ratés ! Premier principe de notre amour des hommes. Au point même qu'il faut les aider à disparaître.

– Friedrich Nietzsche, *L'Antéchrist* (1888), Aphorisme 2.

Il est temps de conclure, cher petit – je veux dire cher « petit sujet » si curieux de savoir comment il a été assujetti et berné depuis les origines jusqu'à nos jours.

Par conclure, je veux dire nous séparer. *Rompre notre attelage*. Un divorce historial. Car, aujourd'hui, nous, les Maîtres, n'avons plus besoin de toi. C'est ainsi : nous sommes une élite à qui tout est permis. Ta force de travail, qui a permis de nous fournir, de l'esclavage antique à l'esclavage salarié, de quoi nous sustenter

et produire tous les biens matériels dont nous avons besoin pour que nous puissions nous consacrer entièrement à l'Esprit sous toutes ses formes, nous n'en avons plus besoin.

Aristote l'avait annoncé il y a deux mille cinq cents ans : si, un jour, « les navettes tissaient d'elles-mêmes [...], alors les ingénieurs n'auraient plus besoin d'exécutants ni les maîtres d'esclaves » (*Politique*, I, 4). Il n'a fallu attendre « que » deux millénaires et demi pour que la vision (ou la prévision) d'Aristote se réalise : aujourd'hui, les machines que nous avons conçues exécutent quantité de tâches « d'elles-mêmes ». Bientôt, plus besoin d'une force de travail humaine, sauf pour quelques « jobs à la con ».

Te voilà obsolète.

Le spectacle touche donc à sa fin. Exit les grands semblants que nous faisons défiler sous tes yeux ébahis pour te tenir en respect, te distraire et te soustraire à toi-même afin de te mettre à notre service. Voici venir l'heure du décillement et de l'aveuglante Vérité !

Une Vérité que je peux désormais te dire toute crue et sans détour, puisqu'à terme, je n'ai plus besoin de toi.

*

Mais avant d'en venir à la conclusion, laisse-moi te conduire au fil d'un petit voyage dans l'Histoire, marquée par la succession de grands Sujets, ces fictions, qui se sont présentés à toi pour mieux te berner. Car je n'aurais jamais été le Maître si je n'avais été aussi le Maître de la représentation, capable de fabriquer des Idoles auxquelles tu as toujours été tenu d'obéir comme si elles existaient vraiment. Bien sûr, je n'aurais jamais pu construire ces grandes marionnettes sans le talent des demi-maîtres, les artistes, disposant de trucs narratifs, plastiques, théâtraux ou architecturaux, pour t'en imposer. Utiles, les artistes – à condition toutefois de toujours les tenir à l'œil pour leur signifier que ceux qui tirent les ficelles, c'est nous, pas eux.

Cela dure ainsi depuis la nuit des temps. Le grand Sujet, ce fut, entre autres, le Totem, les dieux (du polythéisme), le Dieu (du monothéisme), le Roi (de la monarchie absolue) et, pour finir, le Marché. Tu n'imagines pas, petit comme tu es, les trésors narratifs qu'il a fallu utiliser pour construire ces instances destinées à t'en imposer.

À quoi donc servaient ces grands Sujets ? À t'assujettir, bien évidemment. Car il y a Sujet et sujet. Prière de ne pas confondre. Le grand Sujet correspond à l'être *a se*, celui qui prétend s'autoriser de lui-même. Ce qui a produit autant de grandes figures d'autorité, destinées à faire en sorte que tu deviennes leur sujet (cette fois, au sens latin du terme *subjectum* qui réfère à l'être *ab alio*, soumis et assujetti à autrui, en l'occurrence au dit grand Sujet). Car, mon pouvoir de Maître, vois-tu, ce n'est pas seulement le biopouvoir, qui s'exerce sur ton corps pour le contraindre par la force,

c'est aussi et surtout le psycho-pouvoir qui s'applique sur ton esprit de petit sujet pour le subjuguier grâce à ces grands épouvantails. En fait, c'est par là que je t'ai toujours tenu.

C'est ainsi que moi, le Maître, j'ai toujours pu subsister et perdurer au fil de l'Histoire alors que tes révoltes contre moi n'ont cessé de gronder. Comment ? En misant sur ta crédulité de petit sujet grâce à des promesses de salut et de rédemption faites par ces grands Sujets... qu'ils ne pouvaient évidemment pas satisfaire. Veux-tu quelques exemples ?

Prends le petit sujet de la *Physis*, le polythéisme grec, au fondement de la culture occidentale. Lorsque tu fus ce petit sujet, tu étais la marionnette de dieux multiples aux volontés illisibles, voire contraires, et tu t'es retrouvé alors aux prises avec un destin obscur que tu devais sans cesse essayer de lire et d'interpréter. Et c'est là qu'on t'a servi *l'oracle*. Souviens-toi d'Œdipe. Il consulte l'oracle de Delphes pour déchiffrer son destin crypté et c'est pour éviter que l'oracle obtenu ne s'accomplisse (tuer son père et épouser sa mère) qu'il s'enfuit de chez ceux qu'il prend pour ses vrais parents (alors que le roi et la reine de Corinthe ne sont que ses parents adoptifs). Pour rencontrer qui ? Celui qu'il ne sait pas être son père, Laïos, qu'il tue. Puis celle qu'il ne sait pas être sa mère, Jocaste, qu'il épouse. L'oracle est donc un énoncé à double détente. Toi, tu veux croire qu'il t'éclaire – du coup, pour peu que tu le comprends, tu fais tout pour y échapper. Mais c'est justement quand tu fuis la sentence de l'oracle que l'oracle s'accomplit. Te voilà donc inéluctablement *pris*, cher petit, dans le jeu des dieux. Il fallait bien que tu comprends que toi, mortel, tu n'étais que le jouet de forces qui te dominaient de toute part, celles des dieux immortels. Et que ton seul salut, c'était d'obéir aveuglément à ce drôle de grand Sujet, collectif et contradictoire, les dieux, puisque, plus tu voudras déchiffrer ton sort, moins tu le comprendras. Ainsi fut scellé ton destin – *tragique* et néanmoins *comique* – de petit sujet des polythéismes.

Réfléchis maintenant à ta condition de petit sujet des monothéismes. Tu as été celui à qui le grand Sujet d'alors, Dieu, a promis l'entrée, après ta mort, dans la vie éternelle *pour peu que* tu respectes ses Commandements. Une habile façon de te tenir dans les règles édictées, sans quoi la magnifique promesse d'éternité faite au mortel qui tu es ne se réaliserait pas. Certes, la ficelle était un peu grosse, mais elle a fonctionné dans la mesure où la promesse continue d'être opérante tant qu'il n'est pas démontré qu'elle est fautive et mensongère. Elle était d'ailleurs si bien tournée que même un esprit supérieur comme Pascal y a cru puisque son fameux pari prouve, non pas que Dieu existe, mais qu'il vaut mieux, comme dans un jeu de cartes, aléatoire comme le tric-trac, parier sur Lui *au cas où...* Rien d'étonnant donc à ce que ce pari, hautement hasardeux, soit exactement celui que continue de faire beaucoup de tes amis, les petits sujets – d'autant que, à ma connaissance, aucun d'entre vous, en deux mille ans, n'est jamais revenu de là-haut pour dire aux autres « Y'a rien après, ils nous ont roulés ». Superbe entourloupe fonctionnant à la transcendance – « tu iras

là-haut » – qui scelle ton destin de petit sujet des monothéismes mourant défait avec l'espoir rivé au cœur que ses plus beaux jours sont devant lui.

Je conclus ce petit voyage rétrospectif par la dernière promesse en date qui te fut faite. Je n'ai pu construire au XVIII^e siècle le *Marché* de l'époque du capitalisme industriel, comme grand Sujet moderne, qu'en formulant la plus invraisemblable des promesses. Alors que tu étais, comme esclave antique, serf ou esclave salarié, indigent depuis toujours, je t'ai promis l'accès à la richesse (c'est ce que dit Adam Smith dès le titre de son grand ouvrage, *La richesse des nations*) dès lors que tu acceptais les lois du Marché. Tu y as cru parce que tu n'as jamais compris que nos belles promesses n'ont jamais engagé que ceux qui, comme toi, les écoutent. Aujourd'hui, trois siècles après que cet horizon radieux de richesse te fut offert et alors que le Marché triomphe, la fortune cumulée des 1 % les plus riches de la planète (80 millions de personnes) est *deux fois plus élevée* que la richesse de 90 % de la population mondiale (7 milliards d'individus), cependant que la moitié de l'humanité vit avec un revenu de 5 dollars par jour. Aujourd'hui, je suis donc des milliers de fois plus riche que toi. Bref, tu es tombé dans cette nouvelle entourloupe fonctionnant à *l'immanence* cette fois – « tu triompheras ici-bas ». Le plus beau est que beaucoup de tes petits amis croient encore à cette promesse de richesse, ce qui me permet de les tenir... dans la pauvreté, bien sûr, et l'aliénation au Marché.

*

Eh bien, aujourd'hui, c'est une cassure dans cette condition subjective, marquée par la division entre grand Sujet et petit sujet, que je t'annonce. Bref, tu vas sortir de la condition de névrosé à laquelle tu étais contraint puisque mes grands Sujets te maintenaient dans la limite de l'acceptable et de l'inacceptable. Ce qui te forçait, lorsque tu désirais ce que le grand Sujet ne voulait pas que tu désires, à refouler ce désir. Un refoulement qui ne pouvait que ressortir sous d'autres formes, parfois pathologiques, parfois plus ou moins artistiques, souvent à ta propre surprise. Avec le Marché néolibéral, c'est le dernier tournant avant ta fin annoncée. Sous cette forme, le grand Sujet n'est plus répressif, mais incitatif. Fais désormais ce que tu veux puisque je desserre les anciens liens de la subjugation. Autrement dit, demande ce que tu veux et le Marché mettra à ta disposition tous les objets manufacturés, services marchands ou phantasmes sur mesure possibles afin de satisfaire tes appétences pulsionnelles. *Just do it !* Tu seras donc moins névrosé et plus *borderline*, voire schizo. Le pendant de cette licence que je te donne, c'est que je vais progressivement te laisser à ton destin qui est de n'en avoir aucun. Tu vas donc entrer dans la période douloureuse de la désidération. C'est pourquoi, pour préparer ce tournant historial, ô combien décisif, j'ai jugé que tu méritais bien quelques bons anesthésiants pour te calmer des affres du manque de l'ancien grand Sujet répressif et te reposer des excitations permanentes causées par les infinies sollicitations du nouveau Sujet incitatif, le Marché.

Je te prépare à ce tournant depuis un certain temps. C'est ainsi que, pendant ces cinquante dernières années, j'ai été bien bon de te mettre sous narcose grâce au *tittytainment*. C'est là un mot-valise qui combine *tits*, un terme d'argot américain qui désigne les seins on dirait en français, les « nichons » – et *entertainment* (« divertissement »). C'est Zbigniew Brzezinski, fondateur de la Trilatérale, qui a inventé ce terme génial – peut-être sais-tu que la Commission trilatérale, est une organisation privée créée en 1973 à l'initiative des principaux dirigeants du groupe Bilderberg et qu'elle réunit les meilleurs des Maîtres du monde, quelques centaines, dans tous les domaines. Avec le *tittytainment*, Zbigniew *The Big New* proposait de fournir un cocktail sédatif de divertissements abrutissants, à l'occasion un peu cochons, en vue de maintenir la bonne humeur de la population frustrée de la planète Terre – toi et tes congénères, les êtres désespérés, angoissés et névrosés. La télévision fut donc pendant cinquante ans notre arme absolue pour prendre le pouvoir dans vos foyers et y faire entrer nos objets et services complaisamment relookés par Bernays et compagnie en vue de vous faire croire que vous satisfaisiez ainsi vos désirs les plus fous, dans l'ambiance obscénisante et infantilisante que vous aimez tant – la télévision berlusconienne en Italie et TV Globo au Brésil resteront des must en ce domaine.

Je t'ai ensuite doté du téléphone portable, cette merveilleuse petite prothèse communicante de poche, qui te donne l'impression d'une liberté sans pareille. Grâce à lui, tu peux commettre ton insipide blabla où tu veux, quand tu veux, avec qui tu veux (fût-il aux antipodes) et tu peux accéder à tous les réseaux très sociaux (que je contrôle) pour t'exprimer à loisir en cliquant et re cliquant sur le fameux bouton « *like* ». Sais-tu, petit, qu'avec une dizaine de « *like* », un bon algorithme peut comprendre ton profil psychologique mieux que ton propre collègue de bureau ; qu'avec soixante-dix « *like* », la machine les cerne mieux que ton ami ; qu'avec cent cinquante « *like* », elle dépasse la perception d'un membre de ta famille ; qu'avec trois cents « *like* », elle excède la compréhension de ton propre époux ou épouse. Et comme tu n'arrêtes pas de cliquer et de « *liker* », nous sommes devenus capables d'anticiper tes réactions devant n'importe quel événement et donc de savoir, dans la plus pure tradition behavioriste ou comportementaliste, exactement quoi te dire (grâce aux messageries instantanées) pour les modifier à ton insu ?

Tu ne le sais pas, tu te crois libre, mais tu es profondément sous dépendance. Moins névrosé et plus *borderline*, te disais-je, mais aussi plus *addict*. La preuve : il suffit de te priver de cette petite prothèse et te voilà plongé dans les affres du manque.

Tout cela est excellent pour moi, le Maître, car c'est par ce petit engin, synonyme pour toi de liberté absolue, que je peux à tout instant savoir où tu es, ce que tu fais, ce que tu regardes, ce que tu penses, ce que tu dis et à qui. Hier, on t'a fait croire, pour te tenir, que Dieu pouvait te voir partout. Aujourd'hui tes organes sont sous ma surveillance : ceux de la vue, de l'ouïe, du dire. C'est dans nos belles démocraties que se réalisent les rêves les plus fous du NKVD, de la Guépéou, du KGB et de la Gestapo

réunis. Mon contrôle sur le troupeau est absolu¹. Même programme pour l'Internet, une toile qui porte bien son nom d'araignée. Avec toutes ces données recueillies, je peux te gaver de produits formatés selon les appétences que j'ai fait créer en toi et je peux sonder tes reins, ton cœur et ton cerveau pour guetter et même prévenir l'apparition de mauvaises idées. Bien sûr, il en est parmi vous qui se croient plus malins que les autres et qui ont prétendu dévoiler nos procédés hautement sophistiqués de contrôle de la multitude. Mais dis-moi, cher petit sujet libre, où sont-ils aujourd'hui tes bons amis, les Assange ou les Snowden ?

*

Mais, je ne t'ai pas encore dit ce dont je suis le plus fier. J'ai réussi à monter la plus belle des ruses de l'histoire qu'ait connue l'époque actuelle, celle de la postmodernité². J'ai en effet réussi à utiliser des pensées agissant dans l'Histoire récente, étrangères, voire contraires à mes visées, pour les mettre au service de mes propres buts.

Pour te faire bien comprendre ce dans quoi tu es désormais pris, je repartirai de l'année 1968, *annus horribilis* partout dans le monde, avec ses cortèges contestataires mettant le feu à la Bourse, détruisant nos institutions et aboyant *urbi et orbi* pour clamer l'égalité entre les hommes. Puisque ça flambait, il nous a fallu remiser un temps les psycho-pouvoirs et ressortir les biopouvoirs, ceux qui s'appliquent directement sur les corps récalcitrants. Les plus frimeurs d'entre vous prétendaient alors qu'ils donnaient de grands coups de tête contre les matraques. On aurait dit que ces jeunes chiens fous aimaient ça. Notre police et notre armée les ont donc exaucés. Certes, ces forces sont très utiles dans les périodes de crise, mais à long terme, c'est coûteux et trop visible. Les utiliser ostensiblement risque de braquer durablement une partie des populations et d'amoindrir notre pouvoir. Dès que possible, il faut en revenir aux psycho-pouvoirs.

Ce fut une très longue épreuve que de t'amener, toi et tes amis, les jeunes forcenés postmarxistes et autres libertaires, à vous désinvestir du social et du politique pour vous surinvestir dans le singulier et l'individuel. Aujourd'hui, c'est plié : dans les pays les plus puissants, ceux qui donnent le la, il y a de moins en moins de combats collectifs et de plus en plus de combats individuels. On a quitté l'universel qui produisait d'éternels débats sur les meilleurs moyens d'atteindre l'égalité dans le monde entre les hommes et les femmes, entre les Noirs et les Blancs, entre les riches et les pauvres, et je ne sais entre qui et qui encore...

1. Cf. Shoshana Zuboff, *L'âge du capitalisme de surveillance*, Paris, Zulma, 2022.

2. Voir Dany-Robert Dufour, « La *French Theory* comme ruse de l'histoire postmoderne », *Cahiers Société*, n° 4, Université du Québec à Montréal, 2022.

*

C'est là que j'eus la suprême habileté de m'appuyer sur les grands penseurs français de l'époque, très écoutés par tes amis, les jeunes enragés d'alors, afin d'en faire une synthèse à ma façon, appelée la *French Theory*, dans le but de t'attraper et de te mener par le bout du nez vers la dérévolution que je souhaitais. Ils furent trois, ces penseurs : chacun, en bon philosophe, pensait par lui-même ses propres objets, indépendamment des autres. Et aucun ne savait qu'il allait sortir de leurs travaux respectifs une synthèse américaine dans laquelle, peut-être, aucun ne se serait entièrement reconnu.

Commençons par Derrida. Il voulait ébranler les fondements de la métaphysique occidentale, en vue, très probablement, de miner le terrain sur lequel reposaient nos grands Sujets. Il entreprit donc d'aller vers une nouvelle culture, en fissurant les textes fondateurs de l'Occident. Comment ? En identifiant les grandes dichotomies fondatrices du grand récit occidental : *logos/pathos*, âme/corps, même/autre, bien/mal, voix/écriture, signifiant/signifié, présence/absence, intelligible/sensible, masculin/féminin, nature/culture, sujet/objet, passé/présent, humanité/ animalité, etc. Puis en montrant que, dans la métaphysique classique, il existait un terme valorisé dans ces dichotomies. Et enfin en préconisant la destruction du rapport de domination entre ces deux termes de sorte que, par exemple, l'intelligible ne puisse plus primer sur le sensible, le père sur le fils, le masculin sur le féminin, l'humanité sur l'animalité...

Continuons avec le premier Foucault, le pourfendeur des institutions par lesquelles l'État, honni du philosophe, prétendait instituer les individus en citoyens, avec des droits et des devoirs. Il faut détruire ces institutions, dira Foucault, car elles sont oppressives : « La prison, écrira-t-il, ressemble aux usines, aux écoles, aux casernes, aux hôpitaux, qui tous ressemblent aux prisons³. »

Passons à Deleuze. Lequel a emprunté au Dr. Guattari, psychiatre et psychanalyste, une géniale idée : tous les petits sujets étant peu ou prou fous, leurs délires ne doivent pas être soignés, mais amplifiés car cette maladie est en fait le remède. Plutôt donc que de vous soigner – ce qui est impossible – mieux vaut encourager vos délires. Deleuze a donc préconisé un devenir schizo et minoritaire postmoderne en lieu et place du devenir critique et majoritaire moderne issu de Kant.

Et terminons par le second Foucault, celui qui s'est interrogé sur le sort des pratiques minoritaires alors réprouvées qu'il a découvert dans les années 1970 (qu'il a appelé des « contre-conduites ») comme les pratiques S-M dans les clubs homos de San Francisco dans les années 1970, la prise de LSD à Zabriskie Point dans la Death Valley et d'autres pratiques alors limitées⁴.

3. Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 229.

4. Cf. Daniel Zamora et Mitchell Dean, *Le dernier homme et la fin de la révolution. Foucault après Mai*

Il était tentant de partir de ces trois pensées et d'utiliser les campus américains pour les reconfigurer complètement en en donnant une synthèse sidérante. C'est cela qui s'est appelé la *French Theory*. Derrida ne savait pas que moi aussi, le Maître, je voulais en finir avec les fondements de la métaphysique occidentale pour prendre un tournant historial. Le premier Foucault ne savait pas que moi aussi, le Maître, je voulais en finir avec l'institution des petits sujets moyennant l'existence de grands Sujets, afin d'aller vers une désinstitutionnalisation de ces petits sujets, puisque je n'en avais plus besoin. Deleuze ne savait pas qu'il allait me rendre un immense service en proposant aux soixante-huitards une alternative à leur rêve de devenir prolo, en y substituant un devenir schizo. Engageant ainsi les contestataires à quitter leur position critique pour devenir de bons *borderlines*, surfant à mort sur les flux : *hackers, traders...* – des profils hautement appréciés par le nouveau capitalisme financier et numérique que je mettais alors en place. Bref, le nomadisme cher à Deleuze m'a aidé à créer une nouvelle modalité de subjectivation échappant aux grandes dichotomies anciennement fondatrices de l'identité (ce qui consonnait avec Derrida et sa pensée de la « différance » promouvant des significations ambiguës) et m'a permis de construire le néo-sujet du néolibéralisme : ni homme ni femme, ni fils ni père, ni homme ni animal, mais le lieu d'un devenir anonyme, indéfini, multiple (« une meute »), éminemment adaptable à tous les flux.

Mais, c'est le second Foucault, ce penseur extraordinaire, qui m'a soufflé la réponse décisive. Il a tout simplement vu dans le néolibéralisme l'occasion historique pour introduire les pratiques minoritaires alors réprouvées qu'il affectionnait, dans le jeu des échanges économiques et sociaux.

Vous voyez qu'à l'horizon d'une analyse comme celle-là [Foucault vient de présenter la nouvelle loi néolibérale permettant à tout le monde de « jouer »], ce qui apparaît, ce n'est pas du tout l'idéal ou le projet d'une société exhaustivement disciplinaire dans laquelle le réseau légal, enserrant les individus, serait relayé et prolongé de l'intérieur par des mécanismes, disons, normatifs. Ce n'est pas non plus une société dans laquelle le mécanisme de la normalisation générale et de l'exclusion du non-normalisable serait requis. On a au contraire, à l'horizon de cela, l'image ou l'idée ou le thème-programme d'une société (...) dans laquelle il y aurait une tolérance accordée aux individus et aux pratiques minoritaires (...) et enfin dans laquelle il y aurait une intervention qui ne serait pas du type de l'assujettissement interne des individus⁵.

68, Montréal, Lux, 2019.

5. Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France, 1978-1979*, Paris, EHESS-

La boucle était bouclée. Foucault, le penseur révolutionnaire, rend ici les armes devant mon propre maître, Hayek, le fondateur de la Société du Mont-Pèlerin, secte néolibérale qui allait conquérir le monde à partir des années 1980. Lequel avait théorisé, dès 1948, que la nécessité de faire en sorte que les petits sujets, fussent-ils opposants ou porteurs de pratiques minoritaires, s'adaptent aux progrès que le Marché, ordre supérieur et indiscutable, imposait :

L'homme dans une société complexe ne peut avoir d'autre choix que de s'adapter à ce qui lui apparaît comme les forces aveugles du processus social et d'obéir aux ordres d'un dessein supérieur⁶.

*

Tu comprendras, petit, que si tu ajoutes la fracturation de la métaphysique classique par Derrida, le devenir mineur de Deleuze, les pratiques minoritaires de Foucault et le culte du Marché de Hayek, tu as de bonnes chances d'obtenir, sur fond d'apparition d'un État postmoderne au service du Marché, destructeur de l'État-providence moderne, une économie de marché totale (atteignant jusqu'à l'intime), fondée sur l'auto-transgression permanente, doublée d'une culture agressive générant des ghettos identitaires dépolitisés, chacun indexé sur un devenir mineur. Car chacun clame désormais dans son coin « Je suis Noir », « Je suis musulman », « Je suis juif », « Je suis vegan », « Je suis femme », « Je suis homosexuel » ou « Je suis trans »... Aujourd'hui, c'est même une course à qui sera le plus minoritaire qui s'est engagée. Excellente nouvelle. Voilà qui renouvelle notre vieux principe « Diviser pour régner ». Les Latins proclamaient le « *Divide ut regnes* » ; Machiavel, le « *Divide et impera* » ; et moi, le Maître actuel, je redécouvre que semer la discorde parmi ses opposants en créant autant de ghettos identitaires qu'il en faut pour continuer de régner constitue la meilleure des stratégies.

*

Cependant, je sais qu'il faut absolument offrir aux petits sujets des perspectives car, angoissés comme ils sont, ils rêvent toujours d'un avenir, un au-delà, qu'ils n'auront jamais. Et, de fait, comme je suis en train de l'expliquer, nous n'avons plus d'au-delà à t'offrir, hormis le Marché supposé satisfaire toutes tes appétences immédiates. Du coup, dans l'attente de régler ton sort, nous t'avons rabattu vers un en-deçà susceptible de t'occuper d'ici là. Une pratique minoritaire justement, appelée à proliférer. Nous avons donc servi aux résidents des différents ghettos séparés une question

Gallimard-Seuil, 2004, p. 265.

6. Friedrich Hayek, *Individualism and Economic Order*, Londres, Routledge, 1948, p. 24.

introspective et intime. Il fallait qu'elle soit assez transgressive, c'est-à-dire d'allure foucaldienne, pour être bien entendue : « Et toi, que dirais-tu si je t'offrais de sortir de ta condition sexuée en te permettant de choisir ton sexe ? »

Certes, c'est là une question un tantinet sournoise puisqu'elle sous-entend que le sexe qui échoit à chacun n'est pas un donné et qu'il pourrait donc le choisir à sa guise. Quelle promesse alléchante – fausse, bien sûr, parce que ce que tu peux effectivement choisir, ce n'est pas ton sexe (relevant du réel), c'est ton genre (relevant de l'imaginaire et du symbolique). Tu nais en effet, sauf accident rarissime (une naissance sur 30 000) homme *ou* femme au sens où tu possèdes *ou* non le gène SRY (de l'anglais *Sex-Determining Region of Y chromosome*), lequel est un gène architecte situé sur le bras P (court) du chromosome Y en position Yp11.31. C'est ce gène SRY qui est responsable du développement des gonades indifférenciées en testicules. Si tu l'as, tu es un homme XY, sinon, tu es une femme XX. Je te passe les très rares cas de mâles XX, mais avec une translocation du gène SRY, toujours opérant, ce qui conduit à un phénotype masculin malgré le caryotype féminin. De même que les très rares cas de femmes XY qui, elles, auront un gène SRY, mais alors non fonctionnel puisque toujours porteur d'une mutation ponctuelle. Bref, ce sont là des exceptions qui ne font que confirmer la règle : on naît homme ou femme⁷. Tu vois que je connais et reconnais les bonnes vieilles lois de la biologie.

*

Et c'est justement parce que je les connais que je veux t'offrir la possibilité sidérante de les subvertir, te hissant du même coup dans la peau du grand révolutionnaire que tu as toujours rêvé d'être. Nouvelle entourloupe. Comment la monter ? C'est simple. Ta condition, je la connais, elle est double. Tu n'es pas seulement un être vivant, homme *ou* femme donc, mais tu es aussi un être parlant. Aristote l'avait de longtemps repéré : dans la *Politique*, Livre I, il dit qu'il n'y a certes pas de grandes différences entre l'animal domestique et l'esclave – car tout cela, dit-il, c'est du bétail –, sauf que le premier est un *tetrapodon* (« qui a quatre pieds ») cependant que le second est un *andrapodon* (littéralement « qui a des pieds d'homme ») – ce qui change tout puisque ce dernier parle. C'est très embêtant pour nous, mais c'est ainsi. Tu parles et tu peux donc dire, n'importe quoi de préférence, notamment, concernant cette affaire, que tu es tombé du mauvais côté, celui où la loterie génétique t'a déposé à la naissance. Bref, tu peux parfaitement naître femme, mais rien ne t'empêche de te dire ensuite que tu aurais préféré être un homme. Ou l'inverse.

7. Les femmes XY représentent 1/10 000^e des naissances et les mâles XX, 1/20 000^e des naissances (soit 0,005 % des individus). Quant aux cas d'hermaphrodisme vrai, ils sont encore plus rares : 1/30 000^e des naissances (cf. document de l'École Normale Supérieure de Lyon, ; en ligne <<http://acces.ens-lyon.fr/biotic/procreat/determin/html/chromsex.htm>>).

Et si tu te retrouves dans ce cas de figure, tu auras deux solutions possibles. Dans un petit nombre de cas, toi, homme, afin d'avoir tous les autres hommes pour toi, tu vas tuer imaginairement toutes les femmes en vivant dans une communauté monosexuelle de mâles (les *bikers*, les « clones moustachus », les bodybuildés ou... les curés⁸). Ou alors, comme dans la plupart des cas, tu vas, ta vie durant, te parer de 20, 50, 100 ou 200 % de traits empruntés à l'autre sexe. Alors, au minimum, tu lèveras l'auriculaire de façon plus ou moins ostentatoire et, au maximum, tu porteras la panoplie complète de la *drag queen* – je te laisse, sachant ton imagination féconde en la matière, inventer tous les degrés possibles et imaginables entre les deux.

Tu vois que j'ai l'esprit large car je ne dis pas que cela est bien ou mal, mais seulement que c'est ainsi. Bref, rien de moral ou d'amoral là-dedans – laissons ces sottises aux névrosés de l'ancien monde. L'homosexualité est un pur effet logique de la double condition d'*Homo sapiens* : il vit (et est donc nécessairement mâle ou femelle), mais, comme il parle, il peut signifier, secrètement ou publiquement, qu'il n'accepte pas les conséquences sociales de son état biologique. Cela a existé depuis les origines. C'est pourquoi le genre existait bien avant qu'on ne crée des études de genre puisque cela est arrivé chez tous les petits sujets de tous peuples du monde depuis la nuit des temps. Je te rappelle pour mémoire, qu'outre les travelos européens, on connaît les Hijra de l'Inde, les Fa'afafine de Polynésie, les Kathoey de Thaïlande, les Sworn Virgins des Balkans, les Akava'iné maoris, les Burnesha d'Albanie, les Bakla des Philippines, les Winkte Sioux d'Amérique, les Muxe du Mexique et bien d'autres. Cette tendance hom(m)o-érotique de l'homme s'explique très bien par la thèse centrale de Lévi-Strauss développée dans *Les structures élémentaires de la parenté*⁹. Où il dit que l'échange des femmes, marquant le passage de la nature à la culture, a aussi fourni le moyen de lier les hommes entre eux. Comme il fallait bien un Maître pour régler ces échanges, je me suis acquitté de cette tâche, et il en est résulté que chaque sujet mâle de mon clan, dans ses relations conscientes, a pu s'afficher allié à une femme... tout en étant inconsciemment relié aux autres mâles de ce clan. Je dirai ici : relié... et plus, si affinités. Jusqu'à devenir, de temps à autre, hom(m)o-sexuel. Tel fut donc ton sort. Obligé d'être un homme pour une femme, mais pouvant à l'occasion chérir certains traits de tes semblables.

Pour le dire autrement : il n'y a que deux sexes, mais il y a mille genres car tu peux alors varier à l'infini les façons de montrer que tu es relié à ceux de ton sexe, signifiant par là que tu n'es pas tout à fait celui ou celle que l'on croyait : en faisant un peu ou beaucoup le travesti, l'homophile, l'inverti, le pédéraste, l'uranien, le sodomite, le berdache, la *drag king*, la *drag queen*, la *queer*, l'androgynie, le transformiste, le *XX boy*, le *boyz*, le *new half*, la *shemale* – j'en passe et des meilleur(e)s puisqu'il y a

8. On sait aujourd'hui que le clergé a longtemps accueilli nombre d'homosexuels. Voir le livre-enquête de Frédéric Martel, *Sodoma. Enquête au cœur du Vatican*, Paris, Robert Laffont, 2019.

9. Claude Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté* [1949], Paris/La Haye, Mouton, 1967.

mille et une façons de jouir, susceptibles de s'épanouir en autant de genres possibles. Cette condition, la tienne, durera ainsi tant que le transhumanisme ne sera pas passé par là pour régler définitivement la question et délivrer définitivement le vieil *Homo sapiens sapiens* que tu es, du tourment du sexe.

Je résume : tu peux choisir ton genre, mais tu ne peux pas choisir ton sexe¹⁰. Car c'est donné d'avance. La preuve : un transsexuel mâle, après une opération dite de transition vers le sexe femelle, restera avec le gène SRY au fond de ses cellules, qui détermine une fois pour toutes son sexe mâle avec toutes ses implications, notamment qu'il n'aura pas de menstruations et qu'il ne pourra jamais porter un enfant comme une femme. Quant à la transsexuelle femelle réassignée en mâle, elle (ou il) ne disposera pas du gène SRY et, faute d'organe fonctionnel, « iel » ne connaîtra jamais l'érection spontanée qui caractérise la sexualité d'un homme et sera réduite à actionner une prothèse pénienne avec une pompe dissimulée dans l'un des testicules reconstruit. Ce qui contrevient à ce que le poète dénommé Brassens a de longtemps remarqué : « La bandaison, papa, ça ne se commande pas. » Autrement dit, l'homme est celui qui doit faire avec ce que Montaigne appelait :

l'indocile liberté de ce membre qui se manifeste de façon si inopportune lorsque nous n'en avons que faire et [qui] défail[e] de besoin. (*Essais*, I, 20).

Ajoute à cela, petit, que pomper n'est pas éjaculer – je veux dire que la pompe pénienne, même frénétiquement agitée, ne mènera jamais à ce spasme de la « petite mort » qui, si j'ai bien lu Bataille, définit spécifiquement la jouissance masculine. De même, je n'ai nulle part lu qu'un homme réassigné en femme puisse connaître la « jouissance autre » de la femme. Celle qui peut se passer de l'organe, au sens où elle peut jouir sans qu'on la touche – si tu veux savoir de quoi je parle au juste, je te recommande de lire les écrits de Teresa de Jesús de Ávila¹¹.

*

Pendant longtemps, nous, les Maîtres, avons assumé cette fatalité biologique, deux sexes, en faisant en sorte que l'un soit soumis à l'autre. Notre grand Sujet de l'ordre religieux, installant un Dieu-le-Père tout-puissant, a ainsi instauré un système patro-centré impliquant la dominance du Père sur le fils et de l'homme sur la femme. Quel bel ordre : des petits sujets hommes soumis au grand Sujet et des femmes soumises aux hommes. C'était là l'époque bénie qui te classait obligatoirement comme homme *ou* comme femme. Sachant qu'à ceux, dont je viens de parler, qui

10. Cf. Dany-Robert Dufour, *Le phénomène trans. Le regard d'un philosophe*, Paris, Le Cherche Midi, 2023.

11. Cf. Thérèse d'Avila, *Vie écrite par elle-même* [1559], Paris, Seuil, 1995.

échappaient à ce classement, notre grand Sujet d'alors disait en substance : « Faites ce que vous voulez, mais dans le placard. Et restez-y bien enfermés pour vous adonner, en coulisse, à vos plaisirs défendus. Sinon gare ! »

*

Cependant, puisque nous, les Maîtres, sommes de grands révolutionnaires, nous avons fini par défaire l'ordre religieux *patro-centré* (Dieu-le-Père comme grand Sujet), qui était devenu très lourd à gérer (politiquement, symboliquement et économiquement), pour passer à un ordre marchand *pas trop centré* (avec le Marché comme nouveau grand Sujet), générant de bien meilleurs retours sur investissement (des R.O.I. « *Return On Investment* »). De fait, cela a produit un triple effet.

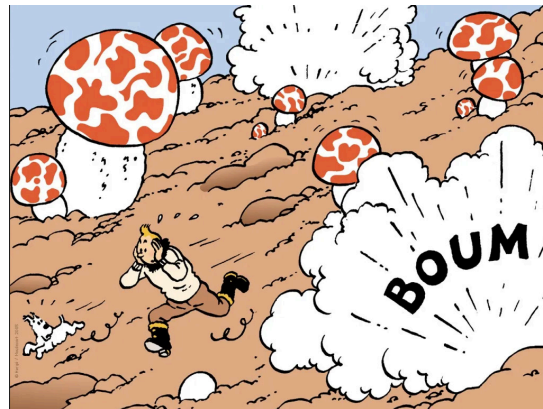
Premièrement, la chute de l'autorité du Père sur le fils a été une aubaine pour le Marché : elle a permis, comme l'avaient prévu nos *marketing men*, de s'engouffrer « dans la fragilité de la famille et de l'autorité pour installer des marques comme nouveaux repères¹² ». Plus de Père ? *Don't worry* : les marques seront des re-pères ! Et cela a parfaitement réussi si tu considères le nombre de jeunes veaux désormais estampillés par le Marché et fiers de l'être, c'est-à-dire dûment *marqués au fer rouge du logo des marques* (qui portent bien leur nom), puisqu'ils les exhibent crânement. Bref, bons comme nous sommes, nous avons libéré ces pauvres enfants de la tyrannie de l'ordre paternel.

Deuxièmement, l'ordre marchand décentrant l'ordre religieux nous a permis de faire en sorte que les femmes deviennent des prolétaires comme les hommes. Elles sont donc en train de quitter la soumission à l'homme – tu vois comme nous sommes généreux – pour entrer dans celle du Marché.

Troisièmement, dans l'ordre ancien, toi, homme, tu étais voué à contrôler les femmes et notamment l'accès à leur sexe. Jusqu'à devenir... le roi des cons. Un magnifique destin que tu as assumé avec brio. Cependant, comme tu l'as sûrement remarqué, pour se dérober à cette mainmise mâle sur leur utérus, les femmes n'avaient alors d'autre choix que de le rendre voyageur. Avec un tel hystère baladeur, elles devinrent hystériques (du grec *hustera*, « utérus ») ce qui leur permit de jouir ailleurs que là où tu les coinçais. Or, grand roi, te voilà destitué par le Marché. Fais donc la femme si cela te chante. Tu n'as plus besoin de te cacher dans le placard pour les plaisirs interdits. *Now, you must come out of the closet* ! Même que, des fois, tu sors tellement loin que tu ne sais plus où tu habites (en lacanien, on dirait « tu ne sais plus où tu as... bite »). Au point que, non seulement, tu veux faire la femme. Mais être la

12. Brochure présentant le colloque de l'Institute for International Research qui s'est tenu à Paris les 26 et 27 février 2002, intitulé : « Adoptez une communication ciblée pour toucher l'enfant au cœur de son univers ».

femme. Prendre leur con. T'inventer un devenir con. Eh bien, ça tombe bien. Car le Marché peut désormais t'offrir de devenir qui tu veux. Y compris femme, si toi, homme, le désire ! Ou le contraire. En offrant ainsi aux femmes une belle revanche : une bite bien à elle. Beaucoup mieux que l'ersatz – une cigarette – proposé par Bernays¹³. Non, une vraie, gonflable à volonté. À moins que, comme dans *L'étoile mystérieuse*, le champignon explose.



(c) Hergé/Tintinimagination 2023

Ne vas pas en déduire, petit, que moi, le Maître actuel, ayant construit le Marché comme horizon indépassable, je sois devenu bête au point d'avoir oublié les leçons de biologie humaine de la classe de troisième. Non, je sais et nous savons parfaitement qu'il y a deux sexes et qu'on ne peut pas passer de l'un à l'autre. Mais, comme nous sommes vraiment méchants (mabusiens), nous avons décidé – plus c'est gros, mieux ça passe auprès des petits sujets – de présenter le sexe comme un choix désormais dépendant de ton bon vouloir *pourvu que tu saches bien consommer*.

Naguère, ce supposé droit était réservé aux seuls candidats à la « réattribution » ou à la « réassignation sexuelle » – mais c'était un trop petit marché puisqu'aux États-Unis, pays où il y a le plus de transsexuels, leur nombre est estimé à moins de 1 % de la population (soit environ 3 millions). Nous avons donc fait coup double :

1. On occupe tous les petits sujets avec cette question. En premier lieu les homos, bi, lesbiennes, *queers* et autres, en leur proposant le grand jeu : non plus *avoir* quelques traits de l'autre sexe comme dans l'ancien temps, mais être l'autre sexe. En bonne stratégie financière, cela s'appelle faire une Opération Publique d'Achat sur les populations LGBTQ. L'OPA (d'apparence amicale) consiste à lancer une procédure permettant de prendre le contrôle de ces groupes très intéressants pour nous, car dotés de corps supposément insatisfaisants que l'on promet de *TRANS*former en corps selon leurs désirs. Cela pourrait s'écrire ainsi : LGBTQ → T. Ce transport vers le transsexe nous assure une mainmise sur leurs corps *et* sur leurs esprits. Ils sont en effet souvent des artistes ou des

13. En 1929, Edward Bernays invente à la demande de l'American Tobacco, la cigarette destinée aux femmes, supposée combler leur désir d'émancipation vis-à-vis des hommes, en leur offrant un petit objet phallique amovible rien qu'à elles, qu'elles pouvaient effrontément exposer et têter à leur guise en public pour signifier fièrement leur libération. Cf. Dany-Robert Dufour, *Dr. Mabuse et ses doubles, ou l'art d'abuser d'autrui*, Arles, Actes Sud, 2021, p. 61 sq.

intellectuels créateurs ; nous avons tout intérêt à les emmener ailleurs. En occupant leurs esprits avec cette question, on les empêche de devenir des petits Pasolini qui comprennent un peu trop bien nos jeux ou des petits Barthes qui déchiffrent un peu trop facilement nos mythologies. Ajoute à cela que, quand ils nous vendent leurs corps pour le transformer, c'est finalement eux qui paient. Et très cher, puisque nous leur offrons l'impossible. Mais nous poussons partout au remboursement par les assurances maladie. Tu vois comme nous sommes généreux.

2. Mais on veut plus : créer un énorme marché en commençant dès l'enfance. Voilà comment nous nous y sommes pris. Nos experts psy, ceux qui fabriquent les manuels diagnostiques et statistiques des troubles mentaux aux USA (nous en sommes au DSM V), ont créé le pseudo-concept de « dysphorie de genre » et nos *marketing men* des industries culturelles ont réalisé quantité de films et de documentaires, passant sur toutes les chaînes, qui ont suggéré à beaucoup de petits sujets qu'ils souffraient, sans le savoir, d'une « incertitude quant à leur identité sexuelle » – exemple : la quasi-totalité des séries produites et diffusées par le réseau mondial Netflix (près de 250 millions d'abonnés) comptent des héros hantés ou portés par cette question. Bref, les industries culturelles nous ont servi à pathologiser cet état normal de l'adolescence. Le pathologiser pour mieux le médicaliser afin de pousser à utiliser nos bons soins. Du fait de cette suggestion présentée comme hautement scientifique, beaucoup de tes petits amis mettent maintenant leur souffrance diffuse – endémique chez les névrosés – au compte de ce facteur. C'est ainsi que la dysphorie de genre est devenue un « concept » populaire. On a donc profité du fait que la sexualité titillait nécessairement les jeunes pour les diriger vers une réponse que seul le Marché pouvait fournir. Comme on ne fait pas les choses à moitié, l'industrie pharmaceutique s'est alors mise à fabriquer des *inhibiteurs de puberté* qui, administrés aux enfants et adolescents diagnostiqués dysphoriques, empêchent le développement de leurs parties sexuées – fût-ce au prix d'effets secondaires lourds : stérilité, cancers, insensibilité au plaisir sexuel... Pourquoi tant de risques ? Pour que ces adolescents « décident plus tard, en toute liberté, du sexe qu'ils se seront choisi ».

*

Si maintenant tu me demandes comment ils feront pour choisir leur sexe sachant qu'ils ne savent rien de concret du sexe puisqu'ils prennent des inhibiteurs qui les déssexualisent, c'est que tu n'auras pas compris que le Marché a fait du sexe un horizon

abstrait sans aucun lien avec les organes et le réel du corps¹⁴. Car ceux-ci imposent des limites. Alors que le Marché, c'est *No limits* ! En d'autres termes, aidé par le Marché qui veille à te combler, tu peux désormais sortir de ta condition sexuée.

C'est facile. Tu es aussi, comme je te l'ai déjà fait remarquer, un être parlant et c'est sur ce levier qu'il nous a suffi de jouer. En utilisant le concept de *performatif*, mis au point dans les années 1960 par le philosophe du langage John Austin, et le reconfigurant complètement. À l'origine, un énoncé est « performatif » quand ce qu'il dit est aussi un faire. Par exemple, quand l'officier d'état civil te dit : « Je vous déclare unis par les liens du mariage », il ne fait pas que dire, il accomplit un acte qui te transforme de célibataire en homme marié, avec les droits et devoirs afférents – ce qui change ta vie de joyeux (ou de triste) célibataire. C'est à la philosophe américaine Judith Butler qu'on doit cette reconfiguration théorique. Voici une post-derridéenne, post-deleuzienne et post-foucauldienne qui soutient en effet l'idée que le sexe ne procède en rien d'une donnée naturelle, mais seulement d'une « construction historique » où se trouvent mises en œuvre *des normes discursives qui font advenir, dans le réel, ce qu'elles norment, c'est-à-dire les corps sexués*¹⁵. Tu as bien entendu : le réel (ton corps biologique) ne préexiste pas au discours, car c'est le discours qui fait advenir ce réel. Voilà un renversement fort audacieux, très imprégné d'un idéalisme hautement spiritualiste (l'esprit commande la matière), qui nous plaît beaucoup. Car, si tel est le cas, alors il suffit, si tu nais homme, que tu objectes à cette fichue « construction historique » faite de foutues « normes discursives » et que tu dises, à toi-même et aux autres, « je suis une femme » pour que tu deviennes femme – en butlérien, on appelle cela « resignifier ». Miracle ! Grâce à Butler, le langage est redevenu magique, comme au temps des sorciers d'autrefois ou des néo-évangélistes actuels, avec leurs formules abracadabrantesques : tu es un homme, tu te proclames femme et, avec ce simple *coming out* performatif, tu deviendras *born again* en femme ! Bref, l'ultragauchisme de Butler a eu tout pour nous plaire. Il t'emmène droit vers un devenir schizo où tu peux tout. L'objet de ton délire est alors entériné comme réel. Ce qui te pose alors toi, petit sujet, comme étant devenu tout-puissant, au point de pouvoir choisir ton sexe. Ce que tu ne sais pas, c'est que c'est le Marché qui a voulu que tu le veuilles. En bref, son offre a surdéterminé ta demande. Ou encore, ta demande, que tu crois première, résulte en fait de l'offre du Marché. Lequel est donc devenu total puisqu'il a triomphé en atteignant jusqu'à la sphère la plus profonde de ton intimité grâce à ses propositions de nouveaux produits, services ou phantasmes incessamment diffusés par les industries culturelles.

14. Daniel Dagenais, « *Undoing Butler. Essai sur la théorie du genre* », *Cahiers Société*, n° 4, Université du Québec à Montréal, 2022.

15. Judith Butler, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »* [1993], Paris, Éditions Amsterdam, 2009. p. 7 *sq.* Texte publié trois ans après l'ouvrage le plus connu de Judith Butler, *Gender Trouble* [1990], *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2006.

*

Si l'offre du Marché actuel faite par ses industries culturelles s'impose en te faisant croire que ta demande est première et que c'est ce que tu veux – « c'est mon choix » –, alors le plus dur est fait. Le reste n'est plus qu'une formalité. C'est là où le spiritualisme de départ se conclut en foi technologiste. Il suffira en effet pour entériner « tes » vœux que tu diriges vers les trois autres industries de pointe du Marché.

1. Les industries pharmaceutiques avec l'administration à vie d'hormones et d'autres produits.
2. Les industries chirurgicales qui vont te proposer quantité d'opérations, certes chères, lourdes et mutilantes, mais c'est ainsi : la liberté n'a pas de prix.
3. Et aussi les industries neuropsychologiques pour te maintenir constamment à flot, vu que le taux dit de « suicidalité » (idées suicidaires, tentatives de suicide, suicides accomplis...) après « réassignation » reste à peu près 5 fois supérieur à celui de la population générale au point qu'à peu près UN jeune transsexuel opéré sur TROIS tente, une ou plusieurs fois, de se suicider¹⁶.

Ce serait à cet égard pain bénit que de mettre dans notre poche les psychanalystes bon teint, naguère si rétifs à ces questions. Comme Lacan manque pour les renseigner sur les conséquences psychiques sur le petit sujet de la prise du pouvoir dans la civilisation par notre nouveau grand Sujet, le Marché, que veux-tu qu'ils fassent d'autre que de s'américaniser en jouant la carte de l'adaptabilité à la société néolibérale ? Lacan n'étant plus là pour leur sonner les cloches au nom du Père et de la loi symbolique, une bonne partie d'entre eux se mettent à entendre, cinq sur cinq, l'appel californien néolibéral lancé par Foucault à la fin des années 1970. Jusqu'à cesser de penser le pouvoir comme une instance d'oppression et le concevoir comme *biopouvoir*, en charge de la vie sous toutes ses formes. « Toutes » au sens où, si ce pouvoir te désignait négativement comme « pédale », tu pourrais te *resignifier* positivement comme « gay ».

Parfait ! Sauf que toi, jeune enragé d'alors, tu voulais certes sortir du système oppresseur et stigmatisant, mais pas spécialement pour entrer dans un capitalisme relooké. Or, c'est vers cette issue que le cher Foucault t'a poussé, en te recommandant d'arrêter de penser sous le signe du *désir* articulé au manque pour te lancer dans les *plaisirs* se déployant dans le champ positif des possibles que la société néolibérale pouvait offrir.

16. Chiffre venu du Canada (Cf. Jeannie Veale, Elizabeth M. Saewyc, Hélène Frohard-Dourlent, Sarah Dobson, Beth Clark, *Being Safe, Being Me: Results of the Canadian Trans Youth Health Survey*, Vancouver, University of British Columbia, 2015).

L'injonction foucaldienne a si bien fonctionné qu'un bon nombre de psy sont devenus, eux aussi des « positivistes heureux », bien décidés à accompagner – et, pourquoi pas, à devancer – leurs patients dans l'usage des opportunités du moment. Une belle aubaine pour eux puisqu'ils étaient en panne de clientèle. Et surtout pour nous, les Maîtres, puisque les voilà prêts, ces braves psy, à nous aider à produire enfin le saint sujet de notre religion néolibérale témoignant de notre puissance, le *trans*, qui porte bien son nom, puisque, le montrer, c'est démontrer notre pouvoir de *trans*figuration grâce à la « réassignation sexuelle ». Il est formidable que Foucault ait conquis, non seulement les esprits de gauche, mais l'ultime critique, une partie du champ psy. Gloire donc à Foucault, notre nouveau saint Matthieu. Matthieu, celui de l'Évangile (17,1-13), disait : « l'Homme fut transfiguré devant eux ; son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière » – ce à quoi les transactivistes foucaldiens actuels ajoutent ce bel addendum : « Et l'Homme fut tellement transfiguré que sa bite disparut et que ses seins poussèrent. » N'est-ce pas là une reprise, joliment adaptée à l'époque postmoderne, de l'ancienne théologie qui définissait la « transfiguration » comme le « changement miraculeux de l'apparence » ?

Il ne restera plus ensuite, pour prouver aux individus opérés, c'est-à-dire dotés par nos soins de néo-organes génitaux non fonctionnels, qu'ils ont bel et bien changé de sexe, qu'à faire enregistrer auprès des tribunaux leur nouveau sexe et leur nouveau prénom. Mais la loi en régime néolibéral est fort pragmatique : elle ne prescrit rien, elle ne fait qu'enregistrer les dires du moment.

Moi, le nouveau Maître, grâce au Marché total, j'encourage donc tous les petits sujets à se libérer de la fatalité du sexe, car, quand toi et tes congénères se seront libérés par les voies que j'indique – les seules possibles –, nul doute que vous me serez parfaitement aliénés.

*

Moi, le Maître, je prétends en somme que tu peux désormais acheter le sexe que tu veux aux rayons des supermarchés des industries psychique, pharmaceutique et chirurgicale. Je signifie par là même que je dispose de pouvoirs sans limite que je mets généreusement au service de la libération de l'individu. Je suis parfaitement dans mon rôle : lorsque j'offre de te libérer, c'est pour mieux t'aliéner (par une fausse promesse).

Nous avons déjà atteint ce but en Amérique du Nord, ça gagne l'Amérique du Sud et c'est en bonne voie en Europe. Car nous voulons *occuper les universités et vos esprits avec un pur sophisme*. Ce sont les *gender studies* qui ont été notre cheval de Troie dans les universités. Pour les rendre académiquement acceptables, on a présenté leur objet comme relevant d'une étude historique, sociologique et philosophique sur les genres tels qu'ils existaient ici et là, avant et maintenant, réprimés ou acceptés. Mais on a chargé certains groupes activistes parmi ces *gender studies* de

distiller la bonne nouvelle : non seulement, tu peux changer de genre, mais tu peux aussi changer de sexe. Et nous avons réussi au-delà de toute espérance puisque désormais chacun d'entre vous, dans les universités du monde entier, ces lieux trop critiques, se centre non seulement sur son seul nombril, mais plus exactement quinze centimètres en dessous, jusqu'à penser et colporter que la révolution réside entièrement dans le choix de son sexe. Avant, je te tenais par le haut (Dieu), puis par le bas (tes pulsions manipulées par le Marché), maintenant (dans le Marché total), en plus, je te tiens par les couilles ou par la chatte.

C'est pourquoi, cher petit sujet, je te dis désormais : Ne choisis pas seulement ton genre avec une tenue particulière (des attitudes aussi bien que des vêtements), cesse de ressasser ces histoires à dormir debout de resubjectivation par le genre, et franchis donc le pas. Choisis enfin ton sexe avec toutes les garnitures nécessaires (c'est-à-dire un pénis et de la barbe pour remplacer ton vagin et tes seins, ou un vagin et des seins pour remplacer ton pénis et ta barbe – sachant qu'avec un petit supplément, je peux même t'offrir tout cela à la fois, le grand jeu, si cela te chante). Certes, tu dois te préparer à beaucoup de souffrances physiques pour affronter les charcutages nécessaires à ta félicité future, mais ta disposition fondamentalement masochiste devrait y trouver son compte.

Ta crédulité de petit sujet est sans borne. Laisse-moi te rappeler que le grand Sujet des monothéismes t'a promis autrefois la vie éternelle, et tu y as cru. Puis que tu serais riche (Adam Smith), et tu y as cru. Et voilà maintenant que le Marché t'ouvre un incroyable horizon de liberté, évidemment factice, te promettant de te sortir de ta condition sexuée, et tu y crois encore. Puisque tu aimes être berné, vois donc, cher petit sujet, quelles incroyables opportunités notre monde enchanté t'offre ! Moi, le Maître, j'ai donc réussi à faire en sorte que tu sois désormais occupé à refaire le monde avec l'idée que la vraie révolution, c'est de renoncer à la vision dite « binaire » (homme/femme) de l'espèce humaine. Merci donc à Derrida, Deleuze et Foucault.

C'est ce que je voulais. Créer une humanité déboussolée en te faisant perdre ton seul réel, le repère de la différence sexuelle. Car c'est là ce qui ordonne rien de moins que les grandes affaires humaines : le désir, la vie et la mort :

1. Le *désir* parce qu'il sera alors atteint dans toutes ses dimensions. Le désir hétérosexuel certes, puisque l'hétéro, par définition, croit à l'existence de deux sexes étant donné qu'il va chercher son partenaire dans l'autre sexe. Mais aussi le désir homosexuel puisque l'homo doit bien reconnaître qu'il existe un autre sexe afin de choisir son partenaire dans le même que le sien. Adieu donc au désir.
2. La *vie*. Elle n'aura plus aucun sens si l'on réussit à faire oublier que chacun est porteur de cellules, mâles *ou* femelles, qui peuvent éventuellement se rencontrer *in vivo* pour faire en sorte que ça continue. Du coup, la vie, ce sera donc *in vitro*.

3. Quant à la *mort*, elle deviendra insymbolisable, c'est-à-dire absurde, sans référence à la reproduction sexuée puisque celle-ci implique que les individus meurent pour que l'espèce survive. Ce rejet de la mort suggère donc qu'on n'aurait plus besoin d'attendre de mourir pour entrer dans la vie éternelle, mais qu'on pourrait y accéder dans cette vie même.

Si je parviens à te faire perdre ton seul réel, la différence sexuelle, alors tu auras perdu. Définitivement. Et je suis en train d'y parvenir. Grâce à une nouvelle entourloupe : en te proposant une humanité non binaire, soustraite à la fatalité de la mort. Freud avait prévu que cela viendrait. Dans une lettre à E. Jones datée du 17 mai 1914, il notait ceci : « Quiconque promet à l'humanité de la libérer des épreuves du sexe sera accueilli en héros, on le laissera parler – quelque ânerie qu'il débite. » Eh bien, je suis ce héros. As-tu en effet jamais vu plus belle ânerie qu'une humanité non binaire, asexuée ou unisexe ? C'est parce que moi, le Maître, j'ai osé la proférer grâce au Marché, que je suis aujourd'hui accueilli en héros libérateur. Et ce n'est pas fini. Freud n'a pas pu anticiper la suite, mais moi, je la connais. Ce n'est là que l'acte premier du grand opéra de transfiguration du monde au terme duquel nous enverrons un Mabuse transhumaniste attendre au tournant une humanité ayant perdu le repère réel de la différence sexuelle, prête à gober la belle histoire de l'asexualisation et de la mort de la mort.

C'est là une révolution telle que nous les aimons, consistant à occuper le terrain avec de fausses questions et de fausses solutions. Mais avec de vraies retombées puisque ces purs sophismes, non seulement occupent ton petit esprit, mais soutiennent nos grandes industries. Celles du bonheur puisque, pour jouir, plus besoin de l'autre, il te suffit de t'appliquer le bon gadget sexuel au bon endroit – nous en fabriquons sans cesse de nouveaux. Celles de la pharmacie et de la chirurgie qui t'aident dans ta magnifique et très révolutionnaire conquête du droit au choix du sexe. Celles de la reproduction humaine, cet immense marché, qui, dans une humanité unisexe et non binaire, ne peut que devenir *in vitro*, avec à l'horizon un utérus artificiel.

Que demandes-tu de plus ? Nous t'avons rendu heureux en échange d'une mainmise totale sur tes désirs, cependant que tu te crois libre comme jamais. Et il n'y a plus de Rouges pour te souffler le vent mauvais de la révolte puisque nous les avons tous mis dans notre poche – y compris les communistes chinois.

*

Dans cet océan de bonnes nouvelles, il n'y a en qu'une mauvaise : pour toi, sous peu, la fête est finie.

*

Car nous sommes à quelques pas de cette bifurcation anthropologique appelée « la Singularité » par Ray Kurzweil. Professeur au MIT, cette « machinerie cérébrale ultime » selon *Forbes*, ce « véritable génie » pour le *Wall Street Journal*, ce Maître dirige depuis 2012 toute l'ingénierie de Google, ce géant du Web classé dans le *top ten* des entreprises les plus rentables du monde.

Kurzweil définit la Singularité comme le moment où l'intelligence des machines que nous avons créées sera plus puissante que la nôtre. Bel exemple de la resignification dont nous sommes capables puisque ce terme de « Singularité » désigne en fait le moment de la fin des singularités humaines. Nous y sommes déjà largement engagés puisque, grâce à l'intelligence artificielle, nous savons faire des machines apprenant seules, sans être programmées par nous. C'est ce qu'on appelle le *deep learning* fonctionnant grâce à des réseaux neuronaux artificiels beaucoup plus puissants que les nôtres, et déjà à l'œuvre dans beaucoup d'applications. Sauf que nous pourrions piloter cette intelligence artificielle. La Singularité désigne donc ce point au-delà duquel le progrès ne sera plus que l'œuvre d'intelligences artificielles mises à notre service et travaillant infiniment plus vite que nos cerveaux. Selon Kurzweil, cette Singularité devrait se produire d'ici une dizaine d'années.

La Génétique, les Nanotechnologies, la Robotique (les GNR) sont les trois révolutions de la connaissance que nous avons menées et qui se chevauchent désormais pour nous mener vers ce moment de bascule historique. Ce sera le « moment Titanic » de l'évolution actuelle. Car, oui, il y aura bien des bateaux faisant route vers la post-humanité, mais non, il n'y aura pas assez de places pour que tu y embarques. Car le prix du ticket d'accès à la première classe risque d'être assez prohibitif. La révolution génétique nous est réservée. Elle nous permettra, à nous les Maîtres, de reprogrammer notre propre biologie pour éradiquer la maladie, pour augmenter notre potentiel et étendre radicalement la vie, voire supprimer la mort. La révolution des nanotechnologies, elle, nous autorisera de manipuler la matière à l'échelle moléculaire et atomique. Quant à la révolution robotique, elle va nous permettre de créer une intelligence non biologique, autrement dit artificielle, remplaçant partout (dans les techniques, les arts et les sciences) celle du vieil homme que tu es, appelé à disparaître comme moment daté de l'évolution. De surcroît, Kurzweil prévoit la possibilité de scanner le contenu du cerveau d'un homme afin de « capturer l'intégralité de la personnalité d'un individu, sa mémoire, ses talents et son histoire ». Ce qui laisse la possibilité que l'esprit d'un Maître, dopé par les réseaux neuronaux, puisse continuer à exister et à fonctionner sous forme numérique.

Cela va arriver et produira alors une mutation anthropologique de grande magnitude puisque la Singularité, ce sera tout simplement l'Esprit absolu au service des Maîtres.

*

Ce qui sera pour nous les Maîtres le moment de régler des comptes très anciens. Nous avons été créés mortels. Il s'agissait probablement d'une mise à l'épreuve pour savoir si, à terme, c'est-à-dire à la fin de l'Histoire, nous, les Prométhéens, pourrions sortir de notre condition. Nous sommes en train d'y réussir. De quitter la condition humaine où nous devons faire attelage avec toi, hériter de cet étourdi d'Épiméthée. Et d'entrer dans la post-humanité.

Avant, dans l'humanité, il y avait le Maître et l'Esclave. Dans la post-humanité, le Maître deviendra le Surhomme et il laissera l'Esclave aller à son destin, qui est de n'en avoir aucun. Nietzsche avait entrevu ce scénario et il en est devenu fou. Les nazis ont essayé de le mettre en pratique, mais le charcutage des corps dans le camp d'extermination d'Auschwitz par les médecins SS de type Mengele et les tentatives de création d'une race supérieure dans les *Lebensborn* sont restés très loin du compte. Aujourd'hui, nous avons les moyens de réussir là où les nazis ont échoué.

*

Nous n'avons donc plus besoin de toi.
Il y a deux options sur la table.

*

La première, c'est l'option *Elysium*, selon le titre d'un film sorti il y a une dizaine d'années. Elle est cohérente avec le diagnostic formulé par un autre cerveau d'exception, celui du plus important astrophysicien de ces dernières décennies. Stephen Hawking avait déclaré en 2016, lors d'une conférence en forme de testament à l'Oxford Union : « Nous devons continuer à explorer l'espace pour le futur de l'humanité. » Prévoyant l'extinction probable et prochaine des humains, Hawking avait affirmé que, si l'homme ne colonisait pas l'espace dans les quelques dizaines d'années à venir, la race dite humaine risquerait de disparaître. « Si nous sommes les seuls êtres intelligents de la galaxie, nous devons assurer notre survie », a plaidé cet immense scientifique, estimant que l'augmentation de la population mondiale, les ressources limitées de la Terre et la pollution galopante allaient de plus en plus menacer l'espèce humaine.

Or, il est bien évident qu'il n'y aura pas de place pour tout le monde dans les vaisseaux spatiaux que, déjà, nos amis, les premières fortunes mondiales, préparent comme Jeff Bezos, patron d'Amazon, avec son projet spatial *Blue Moon*, ou Elon Musk, entrepreneur et ingénieur génial, avec son projet *Starship*, ou encore Richard Branson, milliardaire et grand entrepreneur, avec son projet *Virgin Galactic*.



Le projet *Florence in space* présenté par Jeff Bezos le 19 mai 2019 – on peut deviner, dans les collines, une Cité interdite reconstruite (Utilisation équitable ; en ligne <<https://www.youtube.com/watch?v=GQ98hGUe6FM&t=1668s>>)

J'avoue avoir un faible, en tant qu'esthète, pour les « colonies O'Neill », du nom de Gerard O'Neill (1927-1992), physicien à Princeton¹⁷. Jeff Bezos, qui fut son élève, a repris, avec « *Blue Origin* », son projet de création de colonies humaines dans des structures cylindriques (« le cylindre O'Neill ») permettant de produire une pesanteur artificielle¹⁸. Jeff, qui pèse quelque 200 milliards de dollars, injecte dans ce projet un milliard de dollars par an pour construire à terme des cités en orbite pouvant héberger des milliers de personnes, dont certaines pourraient être inspirées de villes existantes sur Terre. Parmi lesquelles Florence, bien sûr. On verra donc un jour Santa Maria del Fiore, son dôme et la ville des Médicis au faîte de sa splendeur, graviter tout là-haut. Nul doute que j'y serai.

Habile, notre Jeff : il déclare vouloir construire les « colonies O'Neill » pour sauver la Terre (« *going-to-space-to-benefit-earth* ») – du coup, face à tant de générosité, les braves petits sujets, qui respirent de plus en plus mal ici-bas, l'admirent. Mais, nous, nous comprenons le message de notre grand Maître libertarien : il s'agit non de sauver la Terre, mais – nuance – de nous sauver de la Terre. Jeff a donc formulé la plus logique des solutions pour réaliser l'option *Elysium* : tu pourras rester

17. Cf. Gerard K. O'Neill, *Les villes de l'espace. Vers le peuplement, l'industrialisation et la production d'énergie dans l'espace*, Paris, Robert Laffont, 1978.

18. Voir la conférence du 19 mai 2019 où Jeff Bezos présente son projet *Blue Origin* ; en ligne <www.blueorigin.com/news/going-to-space-to-benefit-earth-full-event-replay>.

sur Terre – une Terre rongée par la maladie, par la surpopulation, par la drogue et par la pollution – nous te l’abandonnerons, tu vois comme nous sommes généreux. Et nous partirons ailleurs.

Je peux le dire autrement : je volerai les plus belles villes du monde et je les recréerai là-haut en t’abandonnant leurs cadavres pour que tu puisses t’y repaître jusqu’à la consommation totale.

Petit comme tu es, je t’entends récriminer. Tu diras que la destruction du monde est de notre faute.

C’est vrai. Mais notre formidable réussite économique et financière était à ce prix : nous avons dû salir à outrance la Terre en exploitant tout ce qui était exploitable, des cimes des montagnes aux abîmes des océans pour parvenir à nos fins. Oui, nous avons transformé le monde en un immense complexe de ressources à exploiter de façon rationnelle et industrielle, polluant tout au passage et détruisant les équilibres naturels. Car il était impossible d’atteindre la puissance (bezossienne ou muskienne) qui est désormais la nôtre sans engendrer cette pollution généralisée, aussi fatale que nécessaire pour renaître.

Cette puissance nous conduit donc tout droit vers le scénario *Elysium*. Dans le film, qui n’a que quelques dizaines d’années d’avance sur l’état actuel du monde, la violence est partout. Los Angeles et les grandes villes ne sont plus que de gigantesques favelas. Mais, nous, les Maîtres, nous sommes partis et nous nous sommes réfugiés au sein d’une station orbitale, *Elysium*, immense vaisseau spatial en forme de roue, ressemblant étrangement au cylindre O’Neill. Nous habitons d’une façon parfaitement écologique dans des maisons spacieuses ouvrant sur une nature riante, riche et reconstituée. Toutes les fonctions de survie sont assurées par des robots. À la moindre alerte de santé, nous passons dans une *medbox*, une cabine médicale permettant une régénération instantanée des cellules de notre corps. Et nous nous livrons sereinement à toutes les activités de l’Esprit que nous affectionnons.

Tu vois, petit, c’est là une solution élégante. Car notre attelage reste. Certes un peu distendu. Avec nous, là-haut, et toi, en bas – quelques milliers de kilomètres plus bas. Lorsque nous serons nostalgiques de l’emprise que nous exerçons sur toi, il nous suffira de faire un saut sur Terre, en catimini, pour constater les effets délétères du changement climatique et visiter les favelas bouffées par le narcotrafic afin de raviver aussitôt notre sentiment de puissance.

*

La deuxième option est un peu plus *hard*. Elle procède d’une remise à l’ordre du jour des analyses de Thomas Malthus (1766-1834). En voilà un qui a joué un rôle décisif dans la compréhension et le traitement de la question de la population. Il

disait en substance, je résume, qu'il faut faire périr les pauvres. Pourquoi ? Parce qu'il y a une contradiction insoluble entre la progression de la population qui est de nature géométrique, c'est-à-dire exponentielle – 1, 2, 4, 8, 16, 32, 64... et la croissance de la production qui ne suit qu'une progression arithmétique – 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7... En conséquence, il faisait de l'augmentation de la population le premier danger pour la société, parce qu'elle la menace de ruine générale. Tu connais le jugement de Thomas Malthus prononcé en 1803, dans son *Essai sur le principe de population* :

Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si sa famille n'a pas les moyens de le nourrir, ou si la société n'a pas besoin de son travail, cet homme, dis-je, n'a pas le moindre droit de réclamer une portion quelconque de nourriture : il est réellement de trop sur cette Terre. Au grand banquet de la nature, il n'y a pas de couverts pour lui.

Il laisse ainsi entendre que le meilleur des « freins de la population », pour reprendre ses termes, ce serait la mortalité. C'est-à-dire la non-assistance aux pauvres. Nous n'avons jamais vraiment pu mettre ce frein en œuvre puisqu'il nous était impossible de nous séparer de vous dont nous avons grand besoin pour faire tourner nos usines et nous servir. Mais aujourd'hui, avec le machinisme et la robotique, la question se pose à nouveau : Que faire de tous ces pauvres qui coûtent un « pognon de dingue », pour reprendre la formule employée le 13 juin 2018 par le distingué président Macron ?

Nous avons désormais les moyens de répondre à cette question. C'est, si je ne m'abuse, l'option *Covid-20*, sur laquelle s'affairent déjà quelques braves savants, chinois ou américains, qui travaillent sur le « gain de fonction » permettant de créer en laboratoire des virus plus dangereux ($\geq 80\%$ de létalité) que ceux existant dans la nature¹⁹.

Il suffirait donc que cela sorte du laboratoire pour régler la question. Et, s'il restait quelques petits sujets éclopés courant de ci, de là, sache que les robots tueurs que nous possédons déjà ne sont pas faits pour les chiens.

*

Certes, tu nous manqueras. Puisque, grâce à notre attelage, nous pouvons constamment éprouver notre puissance au regard de ton impuissance. Ah, nostalgie, quand tu nous tiens... C'est pourquoi, certains d'entre nous proposent de créer des parcs

19. À lire : « The shifting sands of “gain-of-function” research » paru dans la revue *Nature* du 27 octobre 2021.

humains, des sortes de zoo pouvant accueillir et entretenir un petit nombre de congénères afin que nous puissions nous divertir comme au bon vieux temps. Avec des jeux de cirque romain remis au goût du jour dont le film *Hunger Games* (« Jeux de la faim » en français) dessine joliment le projet. Les Maîtres organisent d'extraordinaires jeux avec des petits sujets, relégués dans une réserve indigente et violente, tirés au sort pour s'affronter dans l'« arène » (un vaste territoire réel/virtuel avec des villes en ruine, des forêts, des fauves...) au cours d'un combat à mort entre eux. Ainsi, nous pourrions continuer à jouir de notre emprise sur toi en nous divertissant. Mais, bien sûr, les choses sérieuses se passeraient ailleurs.

Car notre tâche serait de refaire la Terre que nous avons dû détruire pour atteindre la puissance critique, de la rendre à nouveau pérenne, non dans sa forme première, mais dans un état amélioré, augmenté. Comme *Elysium*, mais sur Terre car, au cas où tu ne le saurais pas, les vrais écologistes, c'est nous. Comment ? Par exemple en récupérant le principal gaz à effet de serre, le CO₂ contenu dans l'atmosphère du fait des rejets passés de l'industrie et des transports, grâce à d'énormes turbines, pour le valoriser ensuite et en faire une source d'énergie propre. Par exemple en envoyant du soufre dans l'atmosphère pour diminuer le rayonnement solaire. Par exemple en déversant du sulfate de fer dans les océans pour développer des algues capables de stocker le carbone provenant du CO₂ dissous dans l'eau. Dans tous ces domaines et d'autres encore, ouvrant le champ enchanté de la géo-ingénierie, nous avons déjà lancé des études de faisabilité.

Nous, les Maîtres, constituons environ 0,5% de la population totale, soit au plus 50 millions de personnes qui pourraient œuvrer à construire un véritable paradis sur Terre où régneraient une vraie démocratie entre égaux, la concorde entre gens de même niveau, le culte de l'Esprit qui permet le dépassement de soi et l'harmonie avec le grand tout cosmique.

*

Il y eut un premier moment sublime dans l'Histoire de l'Humanité, consigné par Platon :

Le ciel et la terre, les dieux et les hommes sont liés entre eux par une communauté, faite d'amitié et de bon arrangement, de sagesse et d'esprit de justice, et c'est la raison pour laquelle, à cet univers, tous donnent le nom de *kósmos* [« monde ordonné » en grec] qui veut l'arrangement, et non le dérangement et encore moins le dérèglement (Platon, *Gorgias*, 507e-508a).

C'était en fait un pacte à trois : entre les dieux, les Prométhéens et le Épiméthéens. Or, un second moment sublime arrivera quand ce pacte sera revu et corrigé. Lorsque nous, les Maîtres, les Prométhéens, passerons du côté des dieux,

les Immortels, en nous séparant des Esclaves, les Épiméthéens, puisque nous n'en aurons plus besoin.

*

Adieu, cher petit frère raté. Si tu n'étais pas si ingrat et envieux, tu devrais nous remercier pour t'avoir permis de servir pendant si longtemps la plus belle des causes, la nôtre, qui te dépassait entièrement.

Adieu donc, puisque je te dis que je ne te retiens plus.